

Une guerre de religions, ça fait des morts

par Myriam TONELOTTO.

Pour une raison dont le cerveau humain détient le secret, nos sociétés « riches » et a priori instruites se sont clivées depuis les années 70 entre deux credos : anti et pro nucléaires (on pourrait lister des dizaines d'autres clivages, mais celui-ci est très prégnant).

Credo pro-nucléaire :

Je crois en l'énergie nucléaire, car elle fournit une énergie pilotable (capable de suivre les variations des besoins électriques) extrêmement dense (importante production d'énergie avec une quantité de matière et un nombre de centrales réduit) et peu chère (rapport investissements / production / disponibilité / longévité de l'installation). Et ceci, pour le plus grand bien des populations qui ont besoin d'énergie pour pouvoir assurer l'essentiel de leur vie quotidienne ou, si pays pauvres, développer leurs capacités hospitalières, leur approvisionnement en eau, etc.

Credo des antinucléaires :

Je condamne l'énergie nucléaire, car elle fournit une énergie incontrôlable (on peut perdre le contrôle des réacteurs comme à Windscale, Tchernobyl et Fukushima), extrêmement lourde (gestion monopolistique du réseau de distribution) et horriblement chère (dès lors qu'on y inclut le démantèlement des centrales et la surveillance pour 10 000 ans des déchets). Et je m'y oppose farouchement pour le plus grand bien des populations qui ont besoin d'être protégées des effets potentiels des radiations et du danger de la perte de leur territoire en cas d'accident.

On naît pro ou anti-nucléaire. Dès le ventre maternel, on a été exposé au credo familial en la matière, et les biais cognitifs vont renforcer au fur et à mesure notre religion puisque nous rejeterons sans leur accorder la moindre écoute les arguments de la « secte » adverse. Tout un petit catéchisme va progressivement nous équiper en réponses et arguments tout faits ou d'autorité, qui nous épargneront la douleur psychique du DOUTE, ce sentiment éprouvant qui peut ébranler tout croyant.

Symptomatique, nous afficherons sur nos sacs d'école et nos bagnoles, nos tweets et nos instagrams des signes de ralliement à notre religion, entre pins, autocollants ou emoji. Et nous nous clamerons FIERS d'appartenir à l'une ou l'autre religion.

Cela fait donc 70 ans que nous vivons en guerre. Une guerre de religion.

Je suis née anti-nucléaire. Et aurai sans doute encore longtemps du mal à me définir autrement. Parce que mes coreligionnaires m'en voudraient beaucoup. Et parce que les adeptes de la religion d'en face me fichent les jetons à me faire de l'œil dès qu'ils perçoivent une interrogation chez moi.

Mais la réalité ?

C'est que je suis athée.

Non, pas agnostique, pas en train de me dire « je ne sais pas » laquelle des deux religions me convient mieux.

Athée : cette bataille de religions ne m'intéresse pas. Je ne suis pas anti ou pro nucléaire, ce positionnement n'appartient plus à ma sphère de pensée, je laisse les guerres de religion à ceux qui veulent du prêt-à-penser.

Je suis pro-gens. Je suis pro-environnement. Parce que difficilement on peut être anti-soi (et je suis un de ces « gens »). Et que vivant depuis toujours au milieu des animaux des arbres et des champs, je ne peux être que pro ce qui m'entourne et me fait tout autant.

Ne comptez pas sur moi ici pour débiter des credo, les pro et les anti font ça très bien.

Mais après ce qui vient d'être fait à mon film, qui n'était ni pro ni anti antinucléaire, bien au contraire (Desproges), je tiens à pointer, comme athée, non pas l'irrationalité à l'œuvre dans cette guerre de religion, car n'irrational peut illico se transformer en une autre guerre de religion, chacun interprétant le mot « rationnel » selon une définition personnelle faisant tantôt place à la raison tantôt aux intuitions, tantôt à la science tantôt aux sentiments, au cerveau ou à la psyché, et que quand bien même les mots ont un sens et les concepts une histoire, quand la bataille au poisson pas frais démarre les gaulois s'empoignent sans souci de savoir de quel poisson au fait on parlait.

Je vais donc m'en tenir à un argument plus classique, moins interprétable : la logique.

Car même si on est convaincu qu'il est plus important de sauver l'âme que les corps, une petite voix au fond du cœur nous suggère que de brûler des hérétiques c'est pas top quand on se dit d'une religion d'amour.

Donc, pour en revenir au sabotage de mon film dans le cadre d'une guerre de religion (mon film n'était pas assez anti-nucléaire) ce qui me désole, c'est qu'une obédience, un credo (donc n'appartenant pas au questionnement rationnel) l'emporte sur ce pour quoi cette obédience entend exister.

Je m'explique. Lorsque l'on refuse d'entendre ou de communiquer le fait que le problème aujourd'hui pour la population de la zone d'évacuation de Tchernobyl c'est la grande pauvreté et non les radiations, cela signifie que l'on sacrifie cette population à un agenda - la fin du nucléaire civil. En effet, si l'on admettait que cela fait vingt ans que le grenier à blé de l'ex-URSS aurait pu retourner à la production agricole et permettre aux habitants de retrouver leurs vies en vendant leur production qui n'est de fait plus contaminée, on relancerait l'économie là-bas et les gamins de Tchernobyl auraient un avenir autre que guide à Pripyat pour touristes en quête de frissons morbides. Évidemment, on perd alors le levier de la peur des radiations pour obtenir la fin du nucléaire civil.

Je peux comprendre que dans les années 60 l'idée d'une électricité « *too cheap to meter* » ait terrifié, il suffit de voir comment le charbon a amené la Chine certes à sortir de la pauvreté, mais aussi à saccager son environnement et ses ressources.

Mais, au nom de la protection des populations d'un possible (quand bien même statistiquement fort peu probable) accident de réacteur, on sacrifie ipso facto deux populations qui elles n'ont rien d'hypothétique : celles de Tchernobyl et de Fukushima. Ce faisant, on fait passer son agenda ayant vocation à protéger de potentielles victimes, avant l'aide à une population hic et nunc en souffrance.

On est donc juste dans le symétrique des pro-nucléaires qui, au nom de leur agenda, qui est de maintenir et multiplier les réacteurs pour le meilleur des populations ainsi approvisionnées en électricité, prennent le risque d'un (fort peu probable) accident nucléaire affectant une nouvelle population.

MAIS dans le cas des pro-nucléaires, aussi longtemps qu'il n'y a pas de nouvel accident, il se trouve que leur credo contribue à freiner le réchauffement climatique qui, lui, a statistiquement de très fortes probabilités de détruire la vie de près d'un milliard de personnes vivant sur les côtes (une vidéo ça peut aider : ici l'hypothèse maximale).

https://www.youtube.com/watch?v=VbiRNT_gWUQ

D'après les études scientifiques disponibles tout comme aux dires des médecins sur place, les accidents type Fukushima, correctement gérés, ne semblent pas entraîner d'effets sanitaires majeurs hors précisément disruption du contexte de vie à cause d'une appréciation erronée des risques.

Aussi, la question que je pose à ceux des anti-nucléaires qui refusent que l'on communique ces informations sur les réalités des zones évacuées est la suivante : est-il acceptable de préférer la sauvegarde hypothétique des populations d'un possible accident nucléaire plutôt que soutenir immédiatement d'autres populations en attente de reprendre le cours de leur vie ?

Ma chargée de programmes m'a demandé de contrebalancer les interviews sur les effets des évacuations et le faible niveau de radiation aujourd'hui à Tchernobyl comme dans les zones de retour de la préfecture de Fukushima par des interviews d'experts affirmant que les radiations y menacent la vie des populations et causent d'innombrables victimes. De retrancher des propos tenus par des intervenants qui ont consacré leur vie à la migration des radio-isotopes dans les eaux, le sol, la faune les cultures et les corps à Tchernobyl. Qui expliquaient que les pauvres perspectives de vie des enfants de Tchernobyl ne sont imputables aujourd'hui aux radiations que dans la mesure où l'on instille une crainte irrationnelle de leur niveau.

Ma réponse a été catégoriquement : Non.

Voici ce que je lui écrivais le 21 janvier :

“ Au fil de tes remarques, j'ai fini par noter que deux choses te sont insupportables :

- que le film dise que, une bonne vie, ce n'est pas forcément une vie sans risques, et qu'on a le droit de choisir.

- et qu'il dise que, le plus grave, pour une population après un accident nucléaire, ce ne sont pas les radiations, mais les conditions de vie de la population, du fait soit de l'évacuation (perte de logement, travail etc), soit de la perte d'attractivité économique de la zone touchée (perte de l'emploi, pauvreté, perte de démographie par abandon du territoire). Et que le lien entre les conditions de vie désastreuses dans les deux cas, ce n'est pas seulement l'accident, ce sont les décisions que l'on prend pour gérer l'accident, et ce sont toutes les idées fausses que nous avons sur la réalité des radiations après un accident.

« Le volet du film sur les conséquences des évacuations » essaye d'expliquer que c'est la misère qui coûte aujourd'hui l'avenir des enfants de Tchernobyl et Fukushima, pas les rayonnements. Que les doses dans les corps et la nourriture sont faibles et comparables à celles que l'on peut trouver dans d'autres endroits du monde. Qu'ils auraient pu recommencer à cultiver la terre dix ans après l'accident. Et que alors que ce que la terre produit là-bas n'est pas sensiblement plus radioactif que nos propres productions, ils n'ont pas le droit officiel de cultiver ni donc de vendre leurs produits. Qu'on a dit tellement de stupidités sur le niveau de radiations où ils vivent qu'ils sont dans un état de stress permanent, mais aussi que à cause des idées fausses sur les taux effectifs de radiations plus personne ne veut acheter ce qui est produit dans les régions de Tchernobyl ou de Fukushima. Que les gens qui n'ont pas le luxe d'émigrer pour échapper à la malédiction du nom « Fukushima » ou « Tchernobyl » n'ont pas de travail, pas de transports publics, pas de papier toilette dans leurs hôpitaux, pas d'écoles. Parce qu'il n'y a plus d'investissements économiques. Et que donc, et c'est ce qu'il y a de plus dérangeant, NOUS SOMMES RESPONSABLES, en diffusant des informations fausses, de la misère des enfants de Tchernobyl. Des enfants d'aujourd'hui, Claudia, pas de ceux qui ont 50 ans maintenant. Aujourd'hui, 35 ans après l'accident, nos films perpétuent la misère des enfants là-bas.

Je préfère donc me taire en renonçant au volet du film sur les conséquences des évacuations que de faire un volet qui perpétue la tradition des films toxiques pour tous ces enfants où on verse à la fin une petite larme sur le sort des pauvres chéris irradiés.

Ils ne sont pas irradiés. Ils ont FAIM. Ils ont besoin de papier toilette dans leurs hôpitaux. Ils ont besoin d'écoles. Ils ont besoin qu'on achète l'Atomik Vodka que l'on produit avec l'eau des étangs de Tchernobyl (et qui ne contient aucune radioactivité).

Ils ont besoin qu'on arrête de leur dire que le seul moment de leur vie où ils sont en sécurité sont les deux semaines de vacances que les ONG bien intentionnées leur offrent en France ou en Allemagne. Qu'on arrête de leur dire que le reste du temps, quand ils sont chez eux à Narodichi ou Poleskoje, ils sont en train de créer leur vilain petit cancer du futur à cause des radiations. Parce que c'est FAUX. Et parce que ce stress-là détruit leur avenir.”

Voilà pourquoi je le redis : je ne suis ni anti, ni pro nucléaire, ce positionnement de type religieux est à côté de la plaque. Je suis pro-gens. Mon seul agenda, et celui porté par mon film, ce sont les populations. Celles qui sont dans la misère à Tchernobyl et la dislocation à Fukushima. Et celles qui vont statistiquement bientôt tout perdre du fait du changement climatique.

Mon film devait pouvoir apporter sa petite pierre en pensant à ces gens hors agenda religieux.

Quant à celles qui ont statistiquement de faibles chances de subir un accident nucléaire majeur, ma responsabilité était de leur apprendre à se confiner, à donner les pastilles d'iode à leurs enfants jusqu'à 25 ans, fœtus des femmes enceintes inclus, à ne pas prendre la voiture, à ne pas chercher les enfants à l'école, à écouter les consignes. Ce que mon film fait aussi.

Le reste, c'est-ce que j'appelle de l'idéologie. Et si le Luxembourg m'a transmis quelque chose de sa culture, c'est bien le pragmatisme.

Myriam TONELOTTO